

1. N. 136. 607 Lyon, le 22 novembre 1909

Mon bien cher ami,



Vous ne m'avez rien dit du  
deuil qui vous a frappé. Quelles  
qu'aient été vos tristesses, j'y  
comprends de tout cœur et j'en  
souhaite très ardemment la fin.

Vous ne pouvez pas vous plus sans  
ennuis. A peine les enfants sont-ils  
guéris de leurs maladies que nous  
constatons chez ma femme un état  
de santé qui exigera de grandes  
précautions et de soins prolongés.  
Elle a maigri énormément; il faut  
la surveiller, lui éviter toute  
fatigue, lui procurer des distractions.

La préoccupation que j'ai eue n'ont  
pas été sans entraver que que peu  
mon travail dans cette dernière quin-  
zaine.

D'autre part nous avons eu la  
satisfaction de voir notre fille aînée  
réussir brillamment à un examen  
qui est la dernière étape avant  
l'agrégation. Elle avait présenté  
à la Faculté de lettres de Lyon une  
importante étude sur Henri Heine  
et la musique. Elle a discuté cette  
thèse jeudi dernier avec plein  
succès. Comme en même temps  
elle a fait preuve de connaissances  
sérieuses en fait de mitchelbach-  
deutsch et qu'elle a très intelligem-  
ment expliqué et commenté en

allemand un chapitre d' Atta Troll,  
elle a été déclarée admise avec la  
mention bien. Præsentant, avant de  
se présenter à l'examen final de  
l'agrégation, elle fera un court  
séjour en pays de langue allemande.  
Elle compte partir à Pâques. Le  
gouvernement volontier à Vienne, mais  
naturellement le choix de la ville  
où elle ira dépend d'un grand  
nombre de conditions et nous n'avons  
pas encore eu le temps d'y songer  
beaucoup.

Outre les soucis que me donnait la  
santé de ma femme, deux voyages,  
l'un à Clermont-Ferrand, l'autre à  
Grenoble, ont ralenti la rédaction

des derniers chapitres de Jullparger.

En ce moment j'ai été  
à Ashraf. Le chapitre est à boule-  
verser de fond en comble. Malheu-  
reusement il n'y a pas grand chose  
à tirer des travaux de Kohm et de  
Wypfel. Ce sont deux pédants  
d'acier de tout sentiment et  
qui expérimentent même médi-  
ocrement leur besogne de man-  
œuvres. Il se passera bien en cela  
dix jours avant que je puisse  
vous envoyer le texte de ce  
chapitre II. Puis je me mettrai  
à repaire le premier. Je finis,  
si Beck m'en laisse le temps,  
par le 12<sup>e</sup>, fr. 7 dixit, que

2- A. N. 136.607  
je voudrais beaucoup à dire,  
mais que nous réserverons pour  
une 3<sup>e</sup> édition, si l'on ne peut  
pas nous accorder de délai.

Votre appréciation sur Medea  
et sur Zwei Novellen m'a fait  
grand plaisir. Il me semblait que  
j'avais, cette fois, mieux compris  
son plâtre blanc. Vous me dites  
que j'ai eu raison d'avoir cette  
impression. Tant mieux! Vous  
approuvez aussi mon jugement  
sur Elga; cela me rassure.  
Je comprends d'avoir été trop  
sévère pour J. Hauptmann.

Je n'ai aucune crainte au



ajût de l'exactitude de votre  
traduction. Elle sera certainement  
très soignée et très brillante.  
Je voudrais seulement voir les  
épreuves, parce que ce ne sera  
pas de trop que nous soyons  
deux jours à mettre au point un  
texte qui nous a été arraché  
chapitre par chapitre. Il  
faudra vérifier s'il n'y a pas  
de répétitions ou de assertions  
qui s'accorderaient mal ensemble.  
D'avoue si en ce moment je  
ne me souviens plus de ce que  
j'ai écrit au mois d'août ;  
je n'en ai pas gardé le moindre  
brouillon.

Fanny Elber est admirablement  
accueillie. Les journaux et revues  
de France publient des articles  
sur elle. L'"Observateur" de  
Vicence m'envoie un article  
allemand. On a beaucoup reproduit  
en Allemagne un résumé que  
"Le Temps" avait fait du chapitre  
"sur le voyage en Amérique". La  
Stampa de Turin a consacré trois  
grandes colonnes en première  
page au livre. D'autres voudra  
vous adresser un article publié  
par la Revue Bleue du 23  
octobre; mais je n'ai pu me  
procurer aucun exemplaire du  
numéro. Si vous le voyez dans



une Bibliothèque de Vienne, Esq.

Il m'est impossible en ce  
moment de vous envoyer le  
texte de citation en allemand.

Tous les instants qui ne sont pas  
pris par mes cours à l'uni-  
versité, j'en consacre à  
s'en occuper. Occupé - vous en  
plus tard.

Offrez mes affectueux souvenirs  
à Madame Necker et croyez  
mon cher ami, à mon cordial  
dévouement

J. Chénier